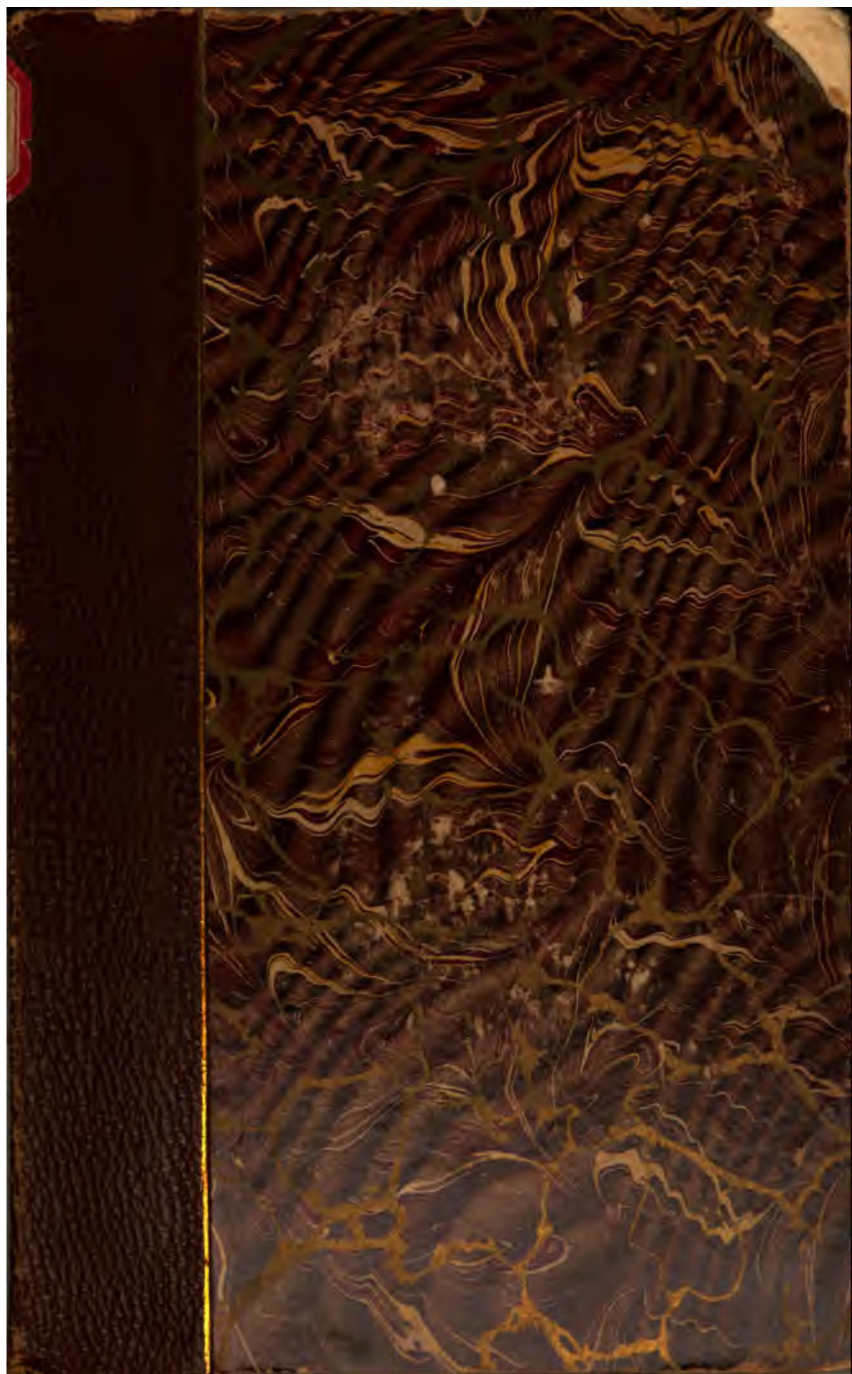


LES PIÈCES DE MOLIÈRE

AMPHITRYON

TIRAGE A PETIT NOMBRE

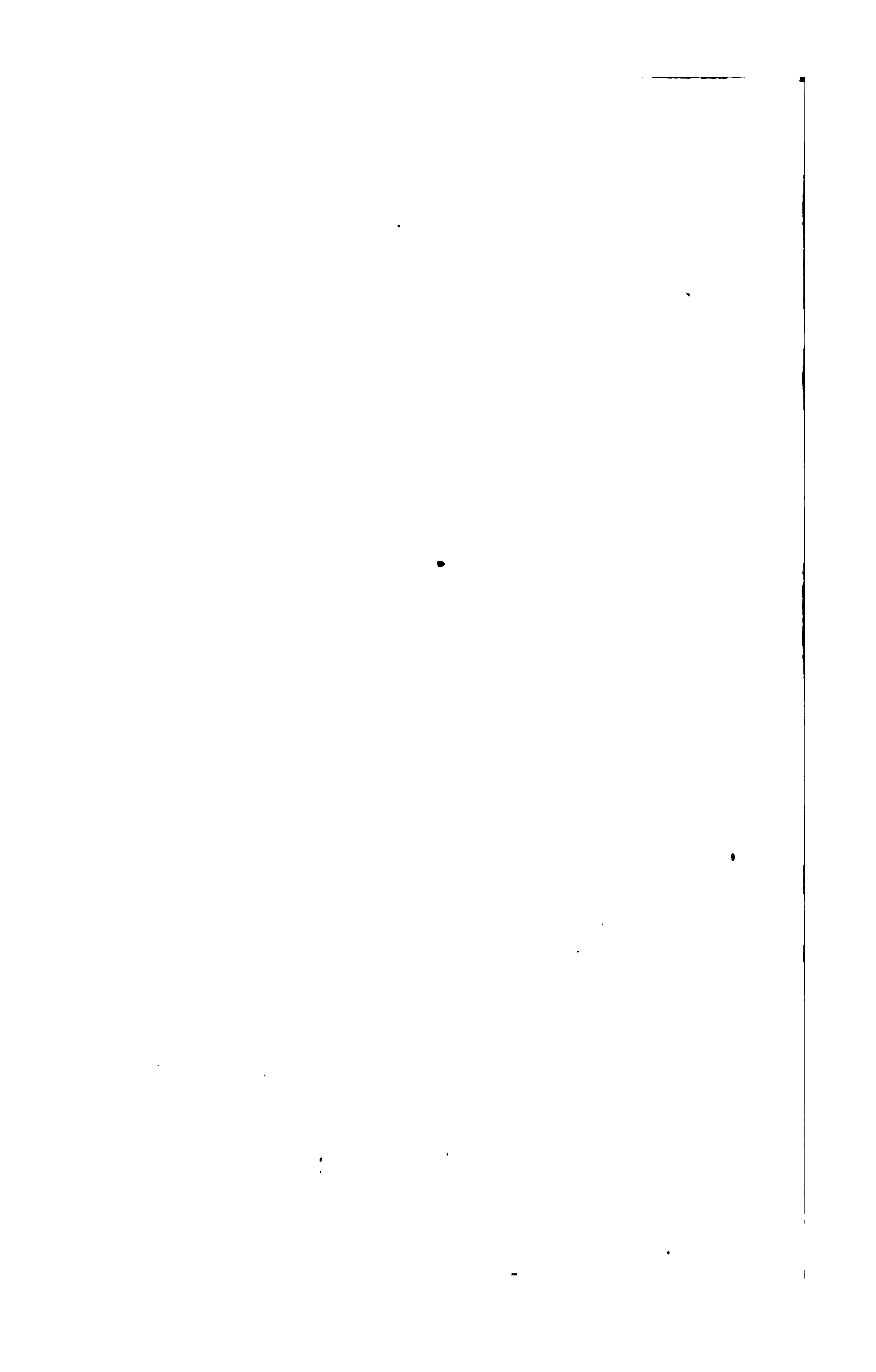
Il a été tiré en outre :

20 exemplaires sur papier du Japon, avec triple épreuve de la gravure (nos 1 à 20).
25 exemplaires sur papier de Chine fort, avec double épreuve de la gravure (nos 21 à 45).
25 exemplaires sur papier Whatman, avec double épreuve de la gravure (nos 46 à 70).

70 exemplaires, numérotés.



AMPHITRYON
(Acte I, Scène II)



MOLIÈRE

AMPHITRYON

COMÉDIE EN TROIS ACTES

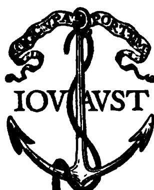
AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES

PAR

GEORGES MONVAL

Dessin de L. Leloir

GRAVÉ A L'EAU-FORTE PAR CHAMPOLLION



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

E. FLAMMARION SUCCESSEUR

Rue Racine, 26, près de l'Odéon

M DCCC XCIII





NOTICE

SUR

AMPHITRYON

Le *parfait rimeur Théodore de Banville, qu'on vient de décorer publiquement, et sans protestation, du nom « de vrai poète », refusait obstinément ce titre à Molière. Je l'entends encore déclarer, de sa voix de tête, les dents serrées, que « Molière n'est point un poète lyrique », ce qui, dans la bouche de l'auteur des* Odes funambulesques, *pouvait passer pour le dernier degré de l'infériorité littéraire.*

En faisant ce reproche à Molière, poète par excellence si l'on s'en tient à la plus simple et plus haute acception du mot (créateur), *l'auteur du* Petit traité de versification française *oubliait ou feignait d'oublier la comédie d'*Amphitryon, *cette merveille poétique où Molière l'emporte même sur La*

Fontaine, dont quelques bons esprits voudraient faire son frère, son égal, un penseur de même envergure : ce qui me semble une hérésie, ou tout au moins un des préjugés littéraires les plus difficiles à déraciner.

La forme est ici tellement parfaite, le rythme, libre et varié, toujours si conforme au sujet, la musique si harmonieuse, on suit avec tant de charme les contours de la phrase poétique étroitement moulée sur la pensée même, comme un vêtement souple sur un beau corps, qu'on ne songe pas, au premier abord, à remarquer une faute légère, que nous devons signaler ici parce qu'elle se répète fréquemment et qu'elle pourrait servir d'excuse et peut être de loi aux imitateurs : je veux parler du voisinage immédiat de deux vers de même genre, mais d'assonance différente. C'est là une faute, assurément, quels que soient les exemples dont on puisse s'autoriser. Il faut admirer Molière, mais non pas jusqu'en ses erreurs : il y a quelque chose qu'il faut aimer plus que lui, comme il l'aimait lui-même, la Vérité.

Jamais la faute que nous signalons ne se produit dans le courant d'une période : ce passage d'une rime à une autre rime de même genre n'a lieu que quand le sens est terminé, après un point ou point-virgule. Il faut ajouter qu'alors l'alternance des rimes masculines et féminines n'était pas une loi encore bien établie. Elle est cependant réclamée par l'oreille, qui éprouve quelque gêne et malaise, et comme une déception, à cette

licence aussi bien dans les vers libres que dans les alexandrins à rimes plates : quand une période se termine par une rime masculine et que la période suivante commence par un vers masculin ne rimant pas avec celui qui précède, il semble qu'il y a là une lacune, une coupure, ce qu'en terme de théâtre on appelle « un loup ».

*J'ai relevé soixante-quatorze fois dans le prologue et les trois actes d'*AMPHITRYON *cette négligence, que Molière n'avait pas commise dans son* REMERCIEMENT AU ROI *et qu'il n'a point renouvelée dans* PSYCHÉ. *Corneille l'avait évitée dans* AGÉSILAS, *on ne la rencontre jamais dans La Fontaine. Mais Boileau avait donné l'exemple à son ami dans les* Stances *sur* L'ÉCOLE DES FEMMES, *dont chaque strophe commence et finit par un vers masculin; plus tard, Racine fera de même dans ses chœurs d'*ESTHER, *dont les stances : « Rois, chassez la calomnie », commencent et finissent par un vers féminin.*

On s'est souvent demandé pourquoi Molière, après LE SICILIEN, *laissa passer un aussi long temps sans donner une pièce nouvelle : après avoir produit coup sur coup, en moins de deux ans, sans presque reprendre haleine,* DON JUAN, L'AMOUR MÉDECIN, LE MISANTHROPE, LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, MÉLICERTE, LA PASTORALE COMIQUE *et* L'AMOUR PEINTRE, *il garde un silence d'une année entière.*

LE SICILIEN *avait été représenté à Saint-Germain au commencement de* 1667 ; *une maladie de Molière recula la première à Paris jusqu'au* 10 *juin, puis vint l'interdiction du* TARTUFFE, *suivie d'un relâche d'un mois et vingt jours.*

Molière dut vraisemblablement utiliser ce repos forcé à parachever son AMPHITRYON, *depuis longtemps sur le métier. Ce n'était pas une petite entreprise que d'acclimater sur la scène française le chef-d'œuvre du comique latin, et d'y dépasser Rotrou, qui, trente ans plus tôt, s'était heureusement inspiré de ce grand modèle.*

Bien plus, Molière essayait ici une forme nouvelle, à laquelle il ne s'était préparé que par la prose rythmée du SICILIEN. *Il ne s'agissait plus, cette fois, d'improvisations de commande comme* LES FACHEUX *ou* L'AMOUR MÉDECIN : *il fallait apporter toute la perfection possible à une langue nouvelle, dont l'impeccable beauté pourrait seule lui donner le prix sur Plaute et sur Rotrou, et faire absoudre un sujet scabreux où la malignité des envieux ne manquerait pas de voir une allusion aux naissantes amours du roi et de Mme de Montespan :*

> Un partage avec Jupiter
> N'a rien du tout qui déshonore.

Le temps faisait donc fort à l'affaire, et Molière sentait la nécessité de travailler à loisir ces vers libres



auxquels il ne s'était encore essayé qu'en passant, dans son REMERCIEMENT AU ROI, *et dont semblait se jouer son bon ami La Fontaine.*

Il y avait pour Molière un point d'honneur à ne pas se montrer inférieur aux CONTES *et aux premières* FABLES, *et il se hâta lentement, comme un sage, et aussi comme un serviteur que son maître, « couvert de gloire », ne pressait pas trop impatiemment, par extraordinaire. C'est peut-être aux conquêtes de Louis XIV dans les Flandres et en Franche-Comté que nous devons la perfection achevée de la comédie d'*AMPHITRYON,

Ce ne fut pas le roi qui eut, cette fois, la primeur de la pièce nouvelle. AMPHITRYON *fut donné au public,* sur *le théâtre du Palais-Royal, le vendredi* 13 *et le dimanche* 15 *janvier* 1668. *Le lundi seulement la pièce fut représentée devant Louis XIV par la troupe du Roi, dans la salle des Machines, au palais des Tuileries.*

Faute de documents précis, nous ne pouvons donner de la pièce à son origine qu'une distribution conjecturale :

Il est certain que Molière créa le personnage de Sosie, dont le costume est ainsi décrit dans l'inventaire retrouvé par Eudore Soulié : « Tonnelet de taffetas vert avec une petite dentelle d'argent fin, chemisette de même taffetas, deux cuissards de satin rouge, paire de souliers avec les lassures garnies d'un galon

d'argent, bas de soie céladon, les festons, la ceinture et un jupon, et un bonnet brodé or et argent fin[1]. »

Jupiter, Amphitryon et Mercure, furent très probablement La Thorillière, La Grange et Du Croisy.

Le matamore Argatiphontidas convenait également à Châteauneuf, qui avait été capitaine de dragons, et au bretteur de Brie, qui créera le maître-d'armes du BOURGEOIS GENTILHOMME. *L'un des deux joua Polidas. Naucratès et Pausiclès furent le partage d'Hubert et de Béjart ou Prévost.*

Si le rôle d'Alcmène fut, comme il est à peu près admis, créé par Mlle de Brie, la femme de Molière dut représenter la Nuit du PROLOGUE, *et pour ne pas donner Cléanthis à Madeleine Béjart, il faudrait supposer que ce rôle comique fut confié à son frère Louis, qui venait de créer Mme Pernelle.*

Dix-sept ans plus tard, à Guénégaud, nous n'avons plus les mêmes incertitudes. En 1685, la pièce était distribuée comme il suit :

LA NUIT	Mlles	Guiot.
ALCMÈNE		de Brie.
CLÉANTHIS.		Guérin (Armande Béjart).
MERCURE	MM.	La Grange.
JUPITER.		Guérin.
AMPHITRYON.		Dauvilliers.

1. En 1753, les Sosies d'*Amphitryon* (La Thorillière et Poisson) étaient vêtus d'une étoffe feu et or et argent, et portaient chacun une paire de bottes.

Sosie	MM.	Rosimont.
Argatiphontidas. . .		de Villiers.
Naucratès.		Hubert.
Polidas		Beauval.
Pausiclès		Raisin l'aîné.

Il est à remarquer que, seul des survivants, Du Croisy ne figure pas dans cette distribution nouvelle.

*Sauf l'habit de Sosie, nous n'avons pas la description des costumes de l'*Amphitryon. *La figure de Brissart et Sauvé du* Molière *de* 1682 *nous donne cependant une idée de Jupiter, d'Amphitryon, de Mercure et d'Alcmène. Le général thébain et le roi des dieux sont habillés « à la romaine », cuirasse et tonnelet, la grande perruque surmontée d'un casque emplumé; Mercure, sauf le caducée, le pétase et les talonnières, est costumé comme Sosie, dont l'habit rappelle le Sganarelle du* Festin de Pierre. *Alcmène est en robe de cour, la tête chargée de plumes.*

*Il est curieux de comparer ces costumes à ceux de la « comédie muette » d'*Amphitryon, *pantomime qui formait cinq entrées de la seconde partie du* Ballet royal de la nuit, *dansé, quinze ans plus tôt, le* 23 *février* 1653, *dans la salle du Petit-Bourbon, et dont les dessins coloriés nous ont été légués par l'intendant des Menus Papillon de la Ferté* [1].

1. De la Bibliothèque des Menus, où il était entré le 13 avril 1777, ce curieux recueil in-folio a passé à la Bibliothèque de l'Institut, où il est conservé sous la cote N. 195.

Sosie, représenté par M. Baptiste (c'est-à-dire Lulli), est en casaque de Trivelin, parsemée de rondelles jaune, rouge et vert, avec petit chapeau de même étoffe.

Mercure, déguisé en mercier (M. Bruneau), est vert et blanc, avec pétase à ailes roses.

Jupiter (représenté par M. Hesselin) porte cuirasse et tonnelet or, bleu et rose, chausses blanches, une couronne sur la tête; de la main droite il tient un foudre, de la gauche un sceptre.

Amphitryon (M. Saintot) est plus extraordinaire; c'est un grotesque, un vrai « masque » : béret et justaucorps noirs, fraise, manteau noir galonné de blanc, culotte jaune, baudrier jaune, épée à coquille.

Alcmène (M. Geoffroy) est en costume Louis XIII : corsage jaune, manches blanches, jupe rouge, calot noir à plume rouge.

Bromia (M. Lerambert), dont Molière a fait sa Cléanthis, est en servante Louis XIII : corsage rouge, manches et jupe bleues, tablier blanc.

Blefaro (M. Dumoutier) complète la distribution de cette pantomime : son costume n'est pas dessiné, à moins qu'il ne fasse double emploi avec le Docteur qui figure parmi les autres personnages.

*Dans le même ballet paraissait une Nuit dont je recommande le costume symbolique à l'actrice qui succédera à la regrettée Jeanne Samary dans le prologue d'*AMPHITRYON *: longue robe de gaze noire*

semée de croissants d'argent au corsage et d'étoiles d'or sur la jupe, maillot blanc, jarretières et souliers blancs, guimpe et manchettes; cheveux noirs, épars; petit chapeau noir à revers bleu, surmonté d'une chauve-souris les ailes éployées; un rameau vert sombre à la main; assise sur un nuage.

Il est possible que les camarades de Molière se soient inspirés en partie de ces costumes pour habiller AMPHITRYON, *qui fut monté avec un certain éclat, comme pièce « à machines ».*

Le succès fut complet. AMPHITRYON *fut représenté quinze fois seul et quatorze fois suivi d'une petite pièce; repris le 29 juin, il fut encore donné vingt-quatre fois, soit cinquante-trois fois jusqu'à la mort de Molière.*

L'Hôtel de Bourgogne saisit cette occasion de reprendre LES SOSIES *de Rotrou*[1]*, dont une réimpression parut en même temps que la première édition d'*AMPHITRYON. *On fit même courir ce bruit absurde que Molière, avant de donner ses* DEUX SOSIES *(c'est le sous-titre donné à la pièce par la table du 4*^e^ *volume des éditions de* 1682 *et* 1697), *avait fait brûler plus de quatre cents exemplaires de la comédie de Rotrou.*

---

1. C'est ainsi qu'en 1788, à la première d'*Amphitryon*, opéra de Sedaine et Grétry, la Comédie-Française répondit le lendemain, 16 juillet, par une reprise de la pièce de Molière.

Paris a toujours des badauds pour avaler de pareilles bourdes!

AMPHITRYON *parut chez le libraire Ribou, avec une dédicace au Grand Condé. Qu'est devenu l'exemplaire de don? Ne ferait-il pas bonne figure dans la bibliothèque de Chantilly?*

Le privilège est du 20 février 1668, l'achevé d'imprimer du 5 mars suivant.

Une édition suivante contient des vers sur la conquête de la Franche-Comté, *célébrée en même temps par les deux maîtres du théâtre, Molière et Corneille.*

Aujourd'hui, AMPHITRYON *fait partie du répertoire, quoiqu'il n'ait pas été représenté à la Comédie-Française depuis cinq ans (la dernière est du 19 janvier 1888). M. Émile Perrin l'avait distribué et remonté avec amour. De longtemps on ne verra une interprétation semblable, réunissant les noms de MM. Thiron (Sosie), Coquelin aîné (Mercure), Mounet-Sully (Jupiter), Laroche (Amphitryon); Mmes J. Samary (la Nuit), Sarah Bernhardt (Alcmène), Pauline Granger (Cléanthis).*

Qui pourra remplacer surtout Mounet-Sully, souverainement beau dans Jupiter, traduisant à merveille la dualité du personnage, montrant tour à tour et parfois tout ensemble l'amant dans le dieu, le dieu dans l'amant? Cette distinction subtile, toute cette métaphysique amoureuse enveloppée dans la langue

*la plus musicale qui soit (ce Molière n'était pas « un poète lyrique! »), sont admirablement étudiées et rendues par le tragédien d'*ŒDIPE *et d'*HAMLET, *qui apporte dans ce rôle autant de grâce aimable et de douceur souriante qu'il dégage ailleurs de terreur et de pitié, et dont la voix est tantôt une caresse et tantôt un tonnerre*

AMPHITRYON *est une de ces grandes partitions qui doivent toujours rester ouvertes sur le pupitre du souffleur; les délicats, qui les savent par cœur, ne se lassent pas de les entendre, et y découvrent chaque fois de nouvelles beautés; le bon public y rit sans en faire un sujet d'étude, ce qui est peut-être le meilleur moyen d'en jouir complètement, et les comédiens, avec cette ambrosie (comme dit Mercure), se débarbouillent heureusement de tant de proses inférieures et de ce jargon nouveau qui s'intitule prétentieusement* de l'écriture. *C'est enfin la vraie école des auteurs, qui ont plus que jamais besoin de leçons de mesure, de proportion et de goût. Tel est du moins l'avis du premier d'entre eux parmi les vivants : «* AMPHITRYON, *— dit-il excellemment dans la préface de* L'ETRANGÈRE, *— restera l'exemple achevé, éternel, et probablement inimitable, de l'art de tout dire devant un public qui ne doit pas tout entendre.* »

GEORGES MONVAL.

AMPHITRYON

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN VERS



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE

MONSEIGNEUR,

N'EN *déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires, et Votre Altesse Sérénissime trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le style de ces messieurs-là, et refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées qui ont été tournées et retournées tant de fois qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du grand Condé est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui; et, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée plutôt qu'à la tête d'un livre, et je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet État qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comédie.*

Ce n'est pas, Monseigneur, que la glorieuse approbation de Votre Altesse Sérénissime ne fût une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, et qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit autant que de l'intrépidité de votre cœur et de la grandeur de votre âme. On sait par toute la terre que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomptable qui se fait des

adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte; qu'il s'étend, ce mérite, jusqu'aux connoissances les plus fines et les plus relevées, et que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi, Monseigneur, que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public ne nous coûtent rien à faire imprimer, et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, et qu'un auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes et de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre; qu'il a la liberté de s'y donner autant qu'il veut l'honneur de leur estime, et de se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.

*Je n'abuserai, Monseigneur, ni de votre nom ni de vos bontés pour combattre les censeurs de l'*AMPHITRYON*, et m'attribuer une gloire que je n'ai pas peut-être méritée; et je ne prends la liberté de vous offrir ma comédie que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment avec une profonde vénération les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis, Monseigneur, avec tout le respect possible et tout le zèle imaginable,*

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très humble, très obéissant et très obligé serviteur,

MOLIÈRE.



AMPHITRYON

ACTEURS

MERCURE.
LA NUIT.
JUPITER, sous la forme d'Amphitryon.
AMPHITRYON, général des Thébains.
ALCMÈNE, femme d'Amphitryon.
CLÉANTHIS, suivante d'Alcmène et femme de Sosie.
SOSIE, valet d'Amphitryon.
ARGATIPHONTIDAS,
NAUCRATÈS,
POLIDAS,
POSICLÈS, } capitaines thébains.

La scène est à Thèbes, devant la maison d'Amphitryon.



AMPHITRYON

PROLOGUE

MERCURE SUR UN NUAGE, LA NUIT DANS UN CHAR TRAÎNÉ PAR DEUX CHEVAUX.

MERCURE.

Tout beau, charmante Nuit; daignez vous arrêter.
Il est certain secours que de vous on désire,
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah! ah! c'est vous, Seigneur Mercure!
Qui vous eût deviné là, dans cette posture?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las pour ne pouvoir fournir
Aux différents emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas.
Sied-il bien à des dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les dieux sont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut sans cesse
Garder le *decorum* de la divinité.
Il est de certains mots dont l'usage rabaisse
Cette sublime qualité,
Et que, pour leur indignité,
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE.

A votre aise vous en parlez,
Et vous avez, la belle, une chaise roulante
Où par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner partout où vous voulez;
Mais de moi ce n'est pas de même,
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
Aux poètes assez de mal
De leur impertinence extrême
D'avoir, par une injuste loi
Dont on veut maintenir l'usage,
A chaque dieu, dans son emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laisser à pied, moi,
Comme un messager de village;
Moi qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieux,
Le fameux messager du souverain des dieux,

Et qui, sans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois besoin plus que personne
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela?
Les poètes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise
Qu'on voit faire à ces messieurs-là.
Mais contre eux toutefois votre âme à tort s'irrite,
Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE.

Oui, mais pour aller plus vite,
Est-ce qu'on s'en lasse moins?

LA NUIT.

Laissons cela, Seigneur Mercure,
Et sachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui de votre manteau veut la faveur obscure
Pour certaine douce aventure
Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles:
Bien souvent pour la terre il néglige les cieux,
Et vous n'ignorez pas que ce maître des dieux
Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,
Et sait cent tours ingénieux
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcmène il a senti les coups,

Et, tandis qu'au milieu des béotiques plaines
Amphitryon, son époux,
Commande aux troupes thébaines,
Il en a pris la forme, et reçoit là-dessous
Un soulagement à ses peines
Dans la possession des plaisirs les plus doux.
L'état des mariés à ses feux est propice :
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours,
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter à ce bel artifice
S'est avisé d'avoir recours.
Son stratagème ici se trouve salutaire ;
Mais près de maint objet chéri
Pareil déguisement seroit pour ne rien faire,
Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire
Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter, et je ne comprends pas
Tous les déguisements qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par là toutes sortes d'états,
Et c'est agir en dieu qui n'est pas bête.
Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort misérable
S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,
Et qu'au faîte des cieux il fût toujours guindé.
Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur,
Et surtout aux transports de l'amoureuse ardeur

La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter, qui sans doute en plaisirs se connoît,
Sait descendre du haut de sa gloire suprême,
Et, pour entrer dans tout ce qu'il lui plait,
Il sort tout à fait de lui-même,
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroît.

LA NUIT.

Passe encor de le voir de ce sublime étage
Dans celui des hommes venir
Prendre tous les transports que leur cœur peut fournir,
Et se faire à leur badinage,
Si, dans les changements où son humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir;
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelque autre chose,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.

MERCURE.

Laissons dire tous les censeurs :
Tels changements ont leur douceurs,
Qui passent leur intelligence.
Ce dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs;
Et, dans les mouvements de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si par son stratagème il voit sa flamme heureuse,
Que peut-il souhaiter? et qu'est-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous aux petits pas réduits,
Pour satisfaire aux vœux de son âme amoureuse,
D'une nuit si délicieuse
Fassent la plus longue des nuits;
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,
Et retardiez la naissance du jour
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà sans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête,
Et l'on donne un nom fort honnête
Au service qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune déesse,
Vous êtes bien du bon temps!
Un tel emploi n'est bassesse
Que chez les petites gens.
Lorsque dans un haut rang on a l'heur de paraître,
Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon,
Et suivant ce qu'on peut être
Les choses changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matières
Vous en savez plus que moi,
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

Hé! là, là, madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie!
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas si renchérie.
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à sentiments oüverts,
Que nous ne nous en devons guère.

LA NUIT.

Laissons ces contrariétés,
Et demeurons ce que nous sommes.
N'apprêtons point à rire aux hommes
En nous disant nos vérités.

MERCURE.

Adieu, je vais là-bas, dans ma commission,
Dépouiller promptement la forme de Mercure
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitryon.

LA NUIT.

Moi, dans cette hémisphère, avec ma suite obscure,
Je vais faire une station.

MERCURE.

Bonjour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

(*Mercure descend de son nuage en terre, et la Nuit passe dans son char.*)



ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SOSIE.

Qui va là? Heu! Ma peur à chaque pas s'accroît.
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah! quelle audace sans seconde
De marcher à l'heure qu'il est!
Que mon maître couvert de gloire
Me joue ici d'un vilain tour!
Quoi! si pour son prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis!
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,

Obligé de s'immoler.
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre âme insensée
S'acharne au vain bonheur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.
Vers la retraite en vain la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent :
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.
Il me faudroit, pour l'ambassade,
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
Comme oculaire témoin :
Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus loin!

Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène,
Et cette lanterne est Alcmène,
A qui je me dois adresser.
(Il pose sa lanterne à terre et lui adresse son compliment.)
« Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux...
(Bon! beau début!), l'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous
Pour vous donner avis du succès de ses armes
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.
— *Ha! vraiment, mon pauvre Sosie,*
A te revoir j'ai de la joie au cœur.
— Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.
(Bien répondu!) — *Comment se porte Amphitryon?*
— Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.
(Fort bien! belle conception!)
— *Quand viendra-t-il, par son retour charmant,*
Rendre mon âme satisfaite?
— Le plus tôt qu'il pourra, Madame, assurément;
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.
(Ah!) — *Mais quel est l'état où la guerre l'a mis?*
Que dit-il? que fait-il? Contente un peu mon âme.
— Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
(Peste! où prend mon esprit toutes ces gentillesses?)

— *Que font les révoltés? dis-moi, quel est leur sort?*
— Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort:
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas, leur chef, à mort,
Pris Télèbe d'assaut; et déjà dans le port
Tout retentit de nos prouesses.
— *Ah! quel succès! O dieux! qui l'eût pu jamais croire!*
Raconte-moi, Sosie, un tel événement.
— Je le veux bien, Madame, et, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très savamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, est de ce côté.
(*Il marque les lieux sur sa main ou à terre.*)
C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thèbe.
La rivière est comme là;
Ici nos gens se campèrent;
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Étoit leur infanterie,
Et plus bas, du côté droit,
Étoit la cavalerie.
Après avoir aux dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le signal.
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,

Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon, notre roi;
Et voici le corps d'armée,
(On fait un peu de bruit.)
Qui d'abord... Attendez. », Le corps d'armée a peur.
J'entends quelque bruit, ce me semble,

SCÈNE II

MERCURE, SOSIE.

Mercure, *sous la forme de Sosie.*
Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amants goûtent ensemble.

Sosie, [*sans voir Mercure*].
Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

Mercure, [*à part*].
Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

Sosie, [*sans voir Mercure*].
Cette nuit en longueur me semble sans pareille :
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,

Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE, [*à part*].

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraut !
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence,
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE, [*apercevant Mercure d'un peu loin*].

Ah ! par ma foi, j'avois raison !
C'est fait de moi, chétive créature !
Je vois devant notre maison
Certain homme dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici.

(*Il chante, et, lorsque Mercure parle, sa voix s'affaiblit peu à peu.*)

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence
Que de chanter et m'étourdir ainsi ?
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

SOSIE, [*à part*].

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine,
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os.

La vertu de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, [*à part*].

Quel diable d'homme est-ce ci?
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi?
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,
Et que le drôle parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison.
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître;
Faisons-nous du cœur par raison.
Il est seul comme moi, je suis fort, j'ai bon maître,
Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

SOSIE.

(*A part.*)

Moi. Courage, Sosie?

MERCURE.

Quel est ton sort, dis-moi?

SOSIE.

D'être homme et de parler.

MERCURE.

Es-tu maître ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah! ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'âme ravie.

MERCURE.

Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien et le mal tour à tour;
Je viens de là, vais là; j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un désir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même?

MERCURE.

A toi-même, et t'en voilà certain.

(*Il lui donne un soufflet.*)

SOSIE.

Ah! ah! c'est tout de bon!

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu, l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets!

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'estois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires!

MERCURE.

Tout cela n'est encor rien,
Pour y faire quelque pause :
Nous verrons bien autre chose;
Poursuivons notre entretien.

SOSIE. (*Il veut s'en aller.*)

Je quitte la partie.

MERCURE.

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi! tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment, chez nous!

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître!
Tu te dis de cette maison?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître?

MERCURE.

Hé bien! que fait cette raison?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom est?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Heu? comment?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Écoute:

Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui.

SOSIE.

Pourquoi? De quelle rage est ton âme saisie?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie?

SOSIE.

Moi? Je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible et l'impudence extrême!
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom?

SOSIE.

Fort bien; je le soutiens, par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême,
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non
Et d'être un autre que moi-même.

(*Mercure le bat.*)

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE.

Justice, citoyens! au secours, je vous prie!

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage,
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme,
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien! es-tu Sosie à présent? qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose,
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE.

Encor? Cent autre coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grâce, fais trêve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc trêve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira; je garde le silence :
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor? dis, traître!

SOSIE.

Hélas! je suis ce que tu veux.
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux,
Ton bras t'en fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois.

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue.

Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie?

MERCURE.

Oui, Sosie; et, si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, [*bas*].

Ciel! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron!
Sans cela, par la mort...

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi!

SOSIE.

Non; mais, au nom des dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grâce,
Que les coups n'en seront point.
Signons une trêve.

MERCURE.

Passe;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie?

Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moi? que je ne sois Sosie?

MERCURE.

Comment, tu peux...

SOSIE.

Ah! tout doux!
Nous avons fait trêve aux coups.

MERCURE.

Quoi! pendard, imposteur, coquin...

SOSIE.

Pour des injures,
Dis-m'en tant que tu voudras :
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui; quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus, je romps notre trêve et reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe, je ne puis m'anéantir pour toi
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Être ce que je suis est-il en ta puissance?
Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille,
Et peut-on démentir cent indices pressants?
Rêvé-je? est-ce que je sommeille?

Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants?
Ne sens-je pas bien que je veille?
Ne suis-je pas dans mon bon sens?
Mon maître, Amphitryon, ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmène, sa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie
Pour m'empêcher d'entrer chez nous?
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie?
Ne m'as-tu pas roué de coups?
Ah! tout cela n'est que trop véritable,
Et plût au Ciel le fût-il moins!
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable,
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène,
Et qui du port Persique arrive de ce pas;
Moi qui viens annoncer la valeur de son bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.

C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger;
Frère d'Arpage, mort en pays étranger;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager;
Qui dans Thèbe ai reçu mille coups d'étrivière
Sans en avoir jamais dit rien,
Et jadis en public fut marqué par derrière
Pour être trop homme de bien.

SOSIE, [*à part*].

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon âme est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action.
Faisons-lui quelque question
Afin d'éclaircir ce mystère.

(*A Mercure.*)

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamants, en nœud proprement mis,
Dont leur chef se paroît comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme, et sur elle il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

SOSIE, [*à part*].

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie,
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi par la force il est déjà Sosie;
Il pourroit bien encor l'être par la raison.
Pourtant, quand je me tâte et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle
Pour démêler ce que je vois?
Ce que j'ai fait tout seul et que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut savoir.
Par cette question il faut que je l'étonne :
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.
[*A Mercure.*]
Lorsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE, [*à part*].

L'y voilà!

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer,
Et, joignant à cela d'un vin que l'on ménage,

Et dont avant le goût les yeux se contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battoient.

SOSIE, [*à part*].

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien,
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.
[*A Mercure.*]
Je ne saurois nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.
Mais, si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois,
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE.

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose,
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là dedans.

MERCURE.

Ah! tu prens donc, pendard, goût à la bastonnade?
[*Il le frappe.*]

SOSIE.

Ah! qu'est-ce ci, grands dieux! Il frappe un ton plus fort,
Et mon dos pour un mois en doit être malade.

Laissons ce diable d'homme et retournons au port,
O juste Ciel! j'ai fait une belle ambassade!

MERCURE.

Enfin, je l'ai fait fuir, et sous ce traitement
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

SCÈNE III

JUPITER, ALCMÈNE, CLÉANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher:
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue,
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue,
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces soins éclatants
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Au devoir de ma charge a volé les instants
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol, qu'à vos beautés mon cœur a consacré,
Pourroit être blâmé dans la bouche publique,
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en savoir gré.

ALCMÈNE.

Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire

Que répandent sur vous vos illustres exploits,
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits;
Mais, quand je vois que cet honneur fatal
Éloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal,
Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême
Qui des Thébains vous fait le général.
C'est une douce chose, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triste coup, hélas! est bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'âme blessée
Au moindre choc dont on entend parler?
Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
Par où jamais se consoler
Du coup dont on est menacée?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
Qui peut à tout moment trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente.
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé;
Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne
Aux tendres sentiments que vous me faites voir,

Et, pour les bien goûter, mon amour, chère Alcmène,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir;
Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dusse les faveurs que je reçois de vous,
Et que la qualité que j'ai de votre époux
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMÈNE.

C'est de ce nom pourtant que l'ardeur qui me brûle
Tient le droit de paroître au jour,
Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule
Dont s'embarrasse votre amour.

JUPITER.

Ah! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de tendresse
Passe aussi celle d'un époux,
Et vous ne savez pas, dans des moments si doux,
Quelle en est la délicatesse.
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et se fait une inquiétude
De la manière d'être heureux.
En moi, belle et charmante Alcmène,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,
Et je sens près de vous que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne,
Et sa passion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut de pure source obtenir vos ardeurs,

Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui tous les jours des plus chères faveurs
La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;
Que le mari ne soit que pour votre vertu,
Et que de votre cœur, de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

ALCMÈNE.

Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage,
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcmène, que vous ne pensez.
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable,
Et du retour au port les moments sont pressés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un temps m'arrache de vous;
Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMÈNE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les dieux,
Et l'époux et l'amant me sont fort précieux.

CLÉANTHIS.

O Ciel! que d'aimables caresses

D'un époux ardemment chéri !
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses !

MERCURE.

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles ;
Et, pour effacer les étoiles,
Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.

SCÈNE IV

CLÉANTHIS, MERCURE.

(*Mercure veut s'en aller.*)

CLÉANTHIS.

Quoi ! c'est ainsi que l'on me quitte ?

MERCURE.

Et comment donc ? Ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas ?

CLÉANTHIS.

Mais avec cette brusquerie,
Traître, de moi te séparer !

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie !
Nous avons tant de temps ensemble à demeurer !

CLÉANTHIS.

Mais quoi ! partir ainsi d'une façon brutale,

Sans me dire un seul mot de douceur pour régale?

MERCURE.

Diantre! où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des fariboles?
Quinze ans de mariage épuisent les paroles,
Et depuis un long temps nous nous sommes tout dit.

CLÉANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon,
Vois combien pour Alcmène il étale de flamme,
Et rougis là-dessus du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé! mon Dieu, Cléanthis, ils sont encore amants.
Il est certain âge où tout passe;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencements,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grâce.
Il nous feroit beau voir attachés face à face
A pousser les beaux sentiments!

CLÉANTHIS.

Quoi! suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire?

MERCURE.

Non, je n'ay garde de le dire;
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLÉANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur
De te voir pour épouse une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honnête :
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLÉANTHIS.

Comment! de trop bien vivre on te voit me blâmer?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.

CLÉANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes aux beaux et louables talents
Qui savent accabler leurs maris de caresses
Pour leur faire avaler l'usage des galants.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te dise?
Un mal d'opinion ne touche que les sots,
Et je prendrois pour ma devise :
Moins d'honneur et plus de repos.

CLÉANTHIS.

Comment! tu souffrirois sans nulle répugnance
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rabattu
Et qu'on te vît changer d'humeur et de méthode :
J'aime mieux un vice commode
Qu'une fatigante vertu.

Adieu, Cléanthis, ma chère âme,
Il me faut suivre Amphitryon.

(Il s'en va.)

CLÉANTHIS.

Pourquoi, pour punir cet infâme,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution?
Ah! que, dans cette occasion,
J'enrage d'être honnête femme!





ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

Viens, bourreau, viens çà. Sais-tu, maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire,
Et que, pour te traiter comme je le désire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire,
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRYON.

Quoi! tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je suis le valet, et vous êtes le maître:
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà! je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,

Et tout du long t'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme,
Et répond mot pour mot à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grâce, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,
Ou comme auprès des grands on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRYON.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

SOSIE.

Bon, c'est assez; laissez-moi faire:
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire?

SOSIE.

Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin!

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,

Je mentirai si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet montre pour nous du zèle!
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron!

SOSIE.

En nous formant, nature a ses caprices.
Divers penchants en nous elle fait observer:
Les uns à s'exposer trouvent mille délices,
Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis?

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même voulu répéter un petit
Sur quel ton et de quelle sorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Ensuite?

SOSIE.

On m'est venu troubler et mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Sosie, un moi de vos ordres jaloux,

Que vous avez du port envoyé vers Alcmène,
Et qui de nos secrets a connaissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes!

SOSIE.

Non, Monsieur, c'est la vérité pure.
Ce moi plus tôt que moi s'est au logis trouvé,
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimatias maudit?
Est-ce songe? est-ce ivrognerie,
Aliénation d'esprit,
Ou méchante plaisanterie?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole,
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous,
Et que, de ces deux moi piqués de jalousie,
L'un est à la maison et l'autre est avec vous;
Que le moi que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre et casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous savez que d'abord tout cesse.

AMPHITRYON.

Non, sans emportement je te veux écouter,
Je l'ai promis; mais, dis, en bonne conscience,
Au mystère nouveau que tu me viens conter
Est-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non, vous avez raison, et la chose à chacun
Hors de créance doit paroître;
C'est un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le sens commun;
Mais cela ne laisse pas d'être.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé?

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême.
Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,
Et longtemps d'imposteur j'ai traité ce moi-même;
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé;
J'ai vu que c'étoit moi sans aucun stratagème:
Des pieds jusqu'à la tête il est comme moi fait,

Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes;
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes;
Et n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serois fort satisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte!
Mais enfin n'es-tu pas entré dans la maison?

SOSIE.

Bon, entrer! Hé! de quelle sorte?
Ai-je voulu jamais entendre de raison,
Et ne me suis-je pas interdit notre porte?

AMPHITRYON.

Comment donc?

SOSIE.

Avec un bâton
Dont mon dos sent encor une douleur très forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu?

SOSIE.

Vraiment!

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre?

SOSIE.

Oui, moi : non pas le moi d'ici,

Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le Ciel de me parler ici !

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt
Sur le moi qui vous parle a de grands avantages :
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut;
C'est un drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu vu ma femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoi?

SOSIE.

Par une raison assez forte.

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, maraut? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte?
Moi, vous dis-je; ce moi plus robuste que moi,
Ce moi qui s'est de force emparé de la porte,
Ce moi qui m'a fait filer doux,
Ce moi qui le seul moi veut être,
Ce moi de moi-même jaloux,
Ce moi vaillant dont le courroux

Au moi poltron s'est fait connoître;
Enfin ce moi qui suis chez nous,
Ce moi qui s'est montré mon maître,
Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau:
A mon serment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères,
T'ait fait voir toutes les chimères
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé,
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé;
J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie,
Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie
Quand il m'a si bien étrillé.

AMPHITRYON.

Suis-moi, je t'impose silence.
C'est trop me fatiguer l'esprit,
Et je suis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.

SOSIE.

Tous les discours sont des sottises,

Partant d'un homme sans éclat;
Ce seroit paroles exquises
Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRYON.

Entrons sans davantage attendre.
Mais Alcmène paroît avec tous ses appas :
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va surprendre.

SCÈNE II

ALCMÈNE, CLÉANTHIS, AMPHITRYON, SOSIE.

ALCMÈNE.

Allons pour mon époux, Cléanthis, vers les dieux
Nous acquitter de nos hommages,
Et les remercier des succès glorieux
Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages.
O dieux!

AMPHITRYON.

Fasse le Ciel qu'Amphitryon vainqueur
Avec plaisir soit revu de sa femme!
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur;
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon âme!

ALCMÈNE.

Quoi! de retour sitôt?

AMPHITRYON.

Certes, c'est en ce jour
Me donner de vos feux un mauvais témoignage;
Et ce « Quoi! sitôt de retour? »
En ces occasions n'est guère le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'osois me flatter en moi-même
Que loin de vous j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment désiré
Donne à tous les instants une longueur extrême,
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMÈNE.

Je ne vois...

AMPHITRYON.

Non, Alcmène, à son impatience
On mesure le temps en de pareils états,
Et vous comptez les moments de l'absence
En personne qui n'aime pas.
Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue,
Et ce dont on chérit la vue
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur,
Et j'attendois de votre cœur
D'autres transports de joie et de tendresse.

ALCMÈNE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire;
Et, si vous vous plaignez de moi,
Je ne sais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre aux soins de votre amour
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment?

ALCMÈNE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvements d'une entière allégresse,
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous là?

ALCMÈNE.

Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable,
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour
Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRYON.

Est-ce que du retour, que j'ai précipité,
Un songe, cette nuit, Aclmène, dans votre âme
A prévenu la vérité?

Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur se croit vers ma flamme
Assez amplement acquitté?

ALCMÈNE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre âme
Du retour d'hier au soir brouillé la vérité?
Et que du doux accueil duquel je m'acquittai
Votre cœur prétend à ma flamme
Ravir toute l'honnêteté?

AMPHITRYON.

Cette vapeur dont vous me régalez
Est un peu, ce me semble, étrange.

ALCMÈNE.

C'est ce qu'on peut donner pour change
Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRYON.

A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMÈNE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON.

Laissons un peu cette vapeur, Alcmène.

ALCMÈNE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guère de jeu que trop loin on ne mène.

ALCMÈNE.

Sans doute, et, pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Est-ce donc que par là vous voulez essayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMÈNE.

Est-ce donc que par cette feinte
Vous désirez vous égayer?

AMPHITRYON.

Ah! de grâce, cessons, Alcmène, je vous prie,
Et parlons sérieusement.

ALCMÈNE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement;
Finissons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoi! vous osez me soutenir en face
Que plus tôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir?

ALCMÈNE.

Quoi! vous voulez nier avec audace
Que dès hier en ces lieux vous vîntes sur le soir?

AMPHITRYON.

Moi, je vins hier?

ALCMÈNE.

Sans doute. Et dès devant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON, [*à part*].

Ciel! un pareil débat s'est-il pu voir encore!
Et qui de tout ceci ne seroit étonné?

Sosie!

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellébore,
Monsieur; son esprit est tourné!

AMPHITRYON.

Alcmène, au nom de tous les dieux,
Ce discours a d'étranges suites;
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMÈNE.

J'y pense mûrement aussi,
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir que de vous la nouvelle
Du dernier de tous vos combats,
Et les cinq diamants que portoit Ptérélas,
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras?
En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage?

AMPHITRYON.

Quoi! je vous ai déjà donné
Le nœud de diamants que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné?

ALCMÈNE.

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Et comment?

ALCMÈNE, [*montrant le nœud de diamants à sa ceinture*].

Le voici.

AMPHITRYON.

Sosie!

SOSIE, [*tirant de sa poche un coffret*].

Elle se moque, et je le tiens ici,
Monsieur; la feinte est inutile.

AMPHITRYON, [*regardant le coffret*].

Le cachet est entier.

ALCMÈNE, [*présentant à Amphitryon le nœud de diamants*].

Est-ce une vision?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte?

AMPHITRYON.

Ah Ciel! ô juste Ciel!

ALCMÈNE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte,
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON.

Romps vite ce cachet.

SOSIE, *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place est vide.
Il faut que par magie on ait su le tirer,
Ou bien que de lui-même il soit venu sans guide
Vers celle qu'il a su qu'on en vouloit parer.

AMPHITRYON, [*à part*].

O dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure, et qu'en puis-je augurer
Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE, [*à Amphitryon*].

Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort,
Et, de même que moi, Monsieur, vous êtes double.

AMPHITRYON.

Tais-toi.

ALCMÈNE.

Sur quoi vous étonner si fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRYON, [*à part*].

O Ciel! quel étrange embarras!
Je vois des incidents qui passent la nature;
Et mon honneur redoute une aventure
Que mon esprit ne comprend pas.

ALCMÈNE.

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor votre retour pressé?

AMPHITRYON.

Non; mais à ce retour, daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMÈNE.

Puisque vous demandez un récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous?

AMPHITRYON.

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cause
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMÈNE.

Les soucis importants qui vous peuvent saisir
Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire?

AMPHITRYON.

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMÈNE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joie à plus d'une reprise.

AMPHITRYON, *en soi-même.*

Ah! d'un si doux accueil je me serois passé!

ALCMÈNE.

Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.
Votre cœur, avec véhémence,
M'étala de ses feux toute la violence
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aise de me revoir, les tourments de l'absence,
Tout le souci que son impatience
Pour le retour s'étoit donné;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre et si passionné.

AMPHITRYON, *en soi-même.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné!

ALCMÈNE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas;

Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

AMPHITRYON.

Ensuite, s'il vous plaît?

ALCMÈNE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit, tête à tête ensemble nous soupâmes,
Et, le souper fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble?

ALCMÈNE.

Assurément. Quelle est cette demande?

AMPHITRYON.

Ah! c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux!

ALCMÈNE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous?

AMPHITRYON.

Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portez
Dit de toutes les faussetés
La fausseté la plus horrible.

ALCMÈNE.

Amphitryon!

AMPHITRYON.

Perfide!

ALCMÈNE.

Ah! quel emportement!

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur et plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma constance;
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur et que vengeance.

ALCMÈNE.

De qui donc vous venger? et quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable?

AMPHITRYON.

Je ne sais pas; mais ce n'étoit pas moi,
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCMÈNE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi,
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus,
Et me voilà déterminée
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer;
C'est le moins qu'on doit voir, et les choses peut-être
Pourront n'en pas là demeurer.

Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir;
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frère déjà peut hautement répondre
Que jusqu'à ce matin je ne l'ai point quitté.
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après nous percerons jusqu'au fond d'un mystère
Jusques à présent inouï,
Et, dans les mouvements d'une juste colère,
Malheur à qui m'aura trahi!

SOSIE.

Monsieur...

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLÉANTHIS.

Faut-il...

ALCMÈNE.

Je ne puis rien entendre;
Laisse-moi seule, et ne suis point mes pas.

SCÈNE III

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS, [*à part*].

Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle;

Mais le frère sur-le-champ
Finira cette querelle.

SOSIE, [*à part*].

C'est ici pour mon maître un coup assez touchant,
Et son aventure est cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant,
Et je m'en veux tout doux éclaircir avec elle.

CLÉANTHIS, [*à part*].

Voyez s'il me viendra seulement aborder!
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE, [*à part*].

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il point mieux, pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en saurois défendre :
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir.
Dieu te gard', Cléanthis!

CLÉANTHIS.

Ah! ah! tu t'en avises,
Traître, de t'approcher de nous!

SOSIE.

Mon Dieu, qu'as-tu? Toujours on te voit en courroux,
Et sur rien tu te formalises.

CLÉANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien, dis?

SOSIE.

J'appelle sur rien
Ce qui sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose;
Et rien, comme tu le sais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLÉANTHIS.

Je ne sais qui me tient, infâme,
Que je ne t'arrache les yeux
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà! D'où te vient donc ce transport furieux?

CLÉANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE.

Et quel?

CLÉANTHIS.

Quoi! tu fais l'ingénu?
Est-ce qu'à l'exemple du maître
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu?

SOSIE.

Non, je sais fort bien le contraire;
Mais je ne t'en fais pas le fin :
Nous avions bu de je ne sais quel vin
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLÉANTHIS.

Tu crois peut-être excuser par ce trait...

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire;

J'étois dans un état où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLÉANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la manière
Dont tu m'as su traiter, étant venu du port?

SOSIE.

Non plus que rien. Tu peux m'en faire le rapport.
Je suis équitable et sincère,
Et me condamnerai moi-même si j'ai tort.

CLÉANTHIS.

Comment! Amphitryon m'ayant su disposer,
Jusqu'à ce que tu vins j'avois poussé ma veille;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille :
De ta femme il fallut moi-même t'aviser;
Et, lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez et me donnas l'oreille!

SOSIE.

Bon!

CLÉANTHIS.

Comment, bon?

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne sais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage :
J'avois mangé de l'ail, et fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLÉANTHIS.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur;
Mais à tous mes discours tu fus comme une souche,

Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE.

Courage!

CLÉANTHIS.

Enfin ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi! je ne couchai point...

CLÉANTHIS.

Non, lâche!

SOSIE.

Est-il possible?

CLÉANTHIS.

Traître! il n'est que trop assuré.
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE, [*à part*].

Vivat Sosie!

CLÉANTHIS.

Hé quoi! ma plainte a cet effet?
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait!

CLÉANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

CLÉANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage!

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement. Si je parois joyeux,
Crois que j'en ai dans l'âme une raison très forte,
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLÉANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi
Dont avec ton discours mon âme s'est remise.
Je m'appréhendois fort, et craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLÉANTHIS.

Quelle est cette frayeur? et sachons donc pourquoi.

SOSIE.

Les médecins disent, quand on est ivre,
Que de sa femme on se doit abstenir,
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfants pesants et qui ne sauroient vivre.
Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,
Quels inconvénients auroient pu s'en ensuivre.

CLÉANTHIS.

Je me moque des médecins,
Avec leurs raisonnements fades.
Qu'ils règlent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains.
Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés;
Et, sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encor, avec leurs lois sévères,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux!

CLÉANTHIS.

Non, je soutiens que cela conclut mal;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin ni temps qui puisse être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal,
Et les médecins sont des bêtes.

SOSIE.

Contre eux, je t'en supplie, apaise ton courroux.
Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise.

CLÉANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuse n'est point une excuse de mise;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont chaque jour je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'user, lâche et perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoi?

CLÉANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,
Lâche! que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah! pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis, il y va trop du nôtre.
Garde-toi bien de suivre ce transport.

CLÉANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose...

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause :
Amphitryon revient, qui me paroît content.

SCÈNE IV

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Je viens prendre le temps de rapaiser Alcmène,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder,
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,
Le doux plaisir de se raccommoder.
Alcmène est là-haut, n'est-ce pas?

CLÉANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude

Qui cherche de la solitude,
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.

CLÉANTHIS.

Son chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SCÈNE V

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien
Après son fracas effroyable?

CLÉANTHIS.

Que, si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux;
Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées,
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées
Si le diable les prenoit tous.

CLÉANTHIS.

Vraiment...

SOSIE.

Les voici. Taisons-nous.

SCÈNE VI

JUPITER, ALCMÈNE, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me désespérer?
Hélas! arrêtez, belle Alcmène.

ALCMÈNE.

Non, avec l'auteur de ma peine
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grâce...

ALCMÈNE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi!...

ALCMÈNE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER.

[*Bas, à part.*]
Ses pleurs touchent mon âme, et sa douleur m'afflige.
[*Haut.*]
Souffrez que mon cœur...

ALCMÈNE.

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMÈNE.

Où vous ne serez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré
Pour pouvoir un moment en être séparé :
Je vous suivrai partout, Alcmène.

ALCMÈNE.

Et moi, partout je vous fuirai.

JUPITER.

Je suis donc bien épouvantable?

ALCMÈNE.

Plus qu'on ne peut dire à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,
Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable,
Comme un monstre à fuir en tous lieux.
Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable;
C'est un supplice qui m'accable,
Et je ne vois rien, sous les cieux,
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous supportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit!

ALCMÈNE.

J'en ai dans le cœur davantage;
Et, pour s'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé! que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder?

ALCMÈNE.

Ah! juste Ciel! cela peut-il se demander?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une âme?

JUPITER.

Ah! d'un esprit plus adouci...

ALCMÈNE.

Non, je ne veux du tout vous voir ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi?
Est-ce là cet amour si tendre
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici?

ALCMÈNE.

Non, non, ce ne l'est pas, et vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour tendre et passionné:
Vous l'avez dans mon cœur, par cent vives blessures,
Cruellement assassiné.
C'est en sa place un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé,
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

JUPITER.

Hélas! que votre amour n'avoit guère de force,

Si de si peu de chose on le peut voir mourir !
Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMÈNE.

Ah ! c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins blessée.
La jalousie a des impressions
Dont bien souvent la force nous entraîne,
Et l'âme la plus sage, en ces occasions,
Sans doute avec assez de peine
Répond de ses émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé
A de quoi ramener une âme qu'il offense,
Et dans l'amour qui lui donne naissance
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé.
De semblables transports contre un ressentiment
Pour défense toujours ont ce qui les fait naître,
Et l'on donne grâce aisément
A ce dont on n'est pas le maître;
Mais que, de gayeté de cœur,
On passe aux mouvements d'une fureur extrême;
Que, sans cause, l'on vienne avec tant de rigueur
Blesser la tendresse et l'honneur
D'un cœur qui chèrement nous aime,
Ah ! c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUPITER.

Oui, vous avez raison, Alcmène, il se faut rendre;
Cette action sans doute est un crime odieux.
Je ne prétends plus le défendre;
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux,
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmène, a commis tout le mal;
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable:
L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
Et de vous offenser son cœur n'est point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour jamais y penser,
Trop de respect et de tendresse;
Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avoit eu la coupable foiblesse,
De cent coups à vos yeux il voudroit le percer.
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous on doit toujours être;
A son dur procédé l'époux s'est fait connoître,
Et par le droit d'hymen il s'est cru tout permis.
Oui, c'est lui qui sans doute est criminel vers vous;
Lui seul a maltraité votre aimable personne.
Haïssez, détestez l'époux,
J'y consens et vous l'abandonne;
Mais, Alcmène, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne,
N'en jetez pas sur lui l'effet;
Démêlez-le un peu du coupable,

Et, pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMÈNE.

Ah ! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles,
Et, pour les esprits irrités,
Ce sont des contretemps que de telles paroles.
Ce détour ridicule est en vain pris par vous :
Je ne distingue rien en celui qui m'offense,
Tout y devient l'objet de mon courroux,
Et, dans sa juste violence,
Sont confondus et l'amant et l'époux.
Tous deux de même sorte occupent ma pensée,
Et des mêmes couleurs, par mon âme blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux :
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux.

JUPITER.

Hé bien ! puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raison lorsque vous m'immolez
A vos ressentiments en coupable victime.
Un trop juste dépit contre moi vous anime,
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'est avec droit que mon abord vous chasse,
Et que de me fuir en tous lieux
Votre colère me menace.
Je dois vous être un objet odieux,

Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,
D'avoir offensé vos beaux yeux;
C'est un crime à blesser les hommes et les dieux,
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que contre moy votre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux;
Mais mon cœur vous demande grâce.
Pour vous la demander je me jette à genoux,
Et la demande au nom de la plus vive flamme,
Du plus tendre amour dont une âme
Puisse jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmène,
Me refuse la grâce où j'ose recourir,
Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurois plus souffrir.
Oui, cet état me désespère;
Alcmène, ne présumez pas
Qu'aimant comme je fais vos célestes appas
Je puisse vivre un jour avec votre colère.
Déjà de ces moments la barbare longueur
Fait sous des atteintes mortelles
Succomber mon triste cœur,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer :
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,

Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
Ce cœur, ce traître cœur, trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable :
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si de votre courroux mon trépas vous ramène
Et ne laisse en votre âme, après ce triste jour,
Aucune impression de haine
Au souvenir de mon amour!
C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

ALCMÈNE.

Ah! trop cruel époux!

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmène.

ALCMÈNE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

ALCMÈNE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMÈNE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïssez donc?

ALCMÈNE.

J'y fais tout mon effort,
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur jusqu'à cette vengeance
Faire encor aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort?
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

ALCMÈNE.

Qui ne sauroit haïr peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre à moins que vous quittiez
Cette colère qui m'accable,
Et que vous m'accordiez le pardon favorable
Que je vous demande à vos pieds.
Résolvez ici l'un des deux :
Ou de punir, ou bien d'absoudre.

ALCMÈNE.

Hélas! ce que je puis résoudre
Paroît bien plus que je ne veux!
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop su me trahir.
Dire qu'on ne sauroit haïr
N'est-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah! belle Alcmène, il faut que, comblé d'allégresse...

ALCMÈNE.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de foiblesse.

JUPITER.

Va, Sosie, et dépêche-toi,
Voir, dans les doux transports dont mon âme est charmée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.
[*A part.*]
Tandis que d'ici je le chasse,
Mercure y remplira sa place.

SCÈNE VII

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Hé bien! tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple ici
Nous fassions entre nous un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage?

CLÉANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment! Cela se fait ainsi!

SOSIE.

Quoi! tu ne veux pas?

CLÉANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guère.
Tant pis pour toi!

CLÉANTHIS.

Là, là, reviens.

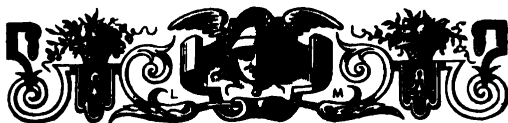
SOSIE.

Non, morbleu! je n'en ferai rien,
Et je veux être, à mon tour, en colère.

CLÉANTHIS.

Va, va, traître, laisse-moi faire :
On se lasse parfois d'être femme de bien.





ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

AMPHITRYON.

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache,
Et des tours que je fais à la fin je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache :
Je ne saurois trouver, portant partout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache,
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,
Viennent se réjouir pour me faire enrager;
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassements et de leur allégresse
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à passer je m'empresse
Pour fuir leurs persécutions :
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête,
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions
Je réponds d'un geste de tête,

Je leur donne tout bas cent malédictions.
Ah! qu'on est peu flatté de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque dans l'âme on souffre une vive douleur!
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalousie à tout propos
Me promène sur ma disgrâce,
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.
Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne :
On lève les cachets, qu'on ne l'aperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature parfois produit des ressemblances
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser;
Mais il est hors de sens que sous ces apparences
Un homme pour époux se puisse supposer,
Et dans tous ces rapports sont mille différences
Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout temps les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui partout en sont faits
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur
Qu'au sortir d'une ample victoire
Je fusse contraint de les croire
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,

Et voir si ce n'est point une vaine chimère
Qui sur ses sens troublés ait su prendre crédit.
Ah! fasse le Ciel équitable
Que ce penser soit véritable,
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit!

SCÈNE II

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE, [*sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu par Amphitryon*].

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un dieu bien plein de charité;
Mais aussi n'est-ce pas ce dont je m'inquiète,
Et je me sens par ma planète
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà! tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRYON.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRYON.

Ah ! ouvre !

MERCURE.

Comment, ouvre ! Et qui donc es-tu, toi
Qui fais tant de vacarme et parles de la sorte ?

AMPHITRYON.

Quoi ! tu ne me connois pas ?

MERCURE.

Non,
Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRYON.

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison ?
Est-ce un mal répandu ? Sosie ! holà, Sosie !

MERCURE.

Hé bien, Sosie ! oui, c'est mon nom.
As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien ?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande,
Et que demandes-tu là-bas ?

AMPHITRYON.

Moi, pendard ! ce que je demande ?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas ?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attends, traître, avec un bâton

Je vais là-haut me faire entendre,
Et de bonne façon t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau ! Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'envoirai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O Ciel ! vit-on jamais une telle insolence?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux?

MERCURE.

Hé bien ! qu'est-ce? m'as-tu tout parcouru par ordre?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré?
Comme il les écarquille, et paroît effaré!
Si des regards on pouvoit mordre,
Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes
Avec ces impudents propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes!
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos!

MERCURE.

L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparoître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON.

Ah ! tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître!

MERCURE.

Toi, mon maître?

AMPHITRYON.

Oui, coquin! M'oses-tu méconnoître?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être?

MERCURE.

Amphitryon?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah! quelle vision!
Dis-nous un peu : quel est le cabaret honnête
Où tu t'es coiffé le cerveau?

AMPHITRYON.

Comment! encor?

MERCURE.

Étoit-ce un vin à faire fête?

AMPHITRYON.

Ciel!

MERCURE.

Étoit-il vieux ou nouveau?

AMPHITRYON.

Que de coups!

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON.

Ah! je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passe, mon cher ami, crois-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin; va-t'en, retire-toi,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment! Amphitryon est là-dedans?

MERCURE.

Fort bien,
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmène
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excès de tes témérités.

SCÈNE III

AMPHITRYON.

Ah! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'âme!
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit!
Et, si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme?
A quel parti me doit résoudre ma raison?
Ai-je l'éclat ou le secret à prendre,
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre

Le déshonneur de ma maison?
Ah! faut-il consulter dans un affront si rude?
Je n'ai rien à prétendre et rien à ménager,
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

SCÈNE IV

SOSIE, NAUCRATÈS, POLIDAS, AMPHITRYON.

SOSIE.

Monsieur, avec mes soins, tout ce que j'ai pu faire,
C'est de vous amener ces messieurs que voici.

AMPHITRYON.

Ah! vous voilà?

SOSIE.

Monsieur...

AMPHITRYON.

Insolent! téméraire!

SOSIE.

Quoi?

AMPHITRYON.

Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

SOSIE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AMPHITRYON, [*mettant l'épée à la main*].

Ce que j'ai, misérable?

SOSIE, [*à Naucratès et à Polidas*].

Holà! Messieurs, venez donc tôt.

NAUCRATÈS, [*à Amphitryon*].

Ah! de grâce, arrêtez.

SOSIE.

De quoi suis-je coupable?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud?

[*A Naucratès.*]

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

NAUCRATÈS, [*à Amphitryon*].

Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.

Comment! il vient d'avoir l'audace
De me fermer ma porte au nez,
Et de joindre encor la menace
A mille propos effrénés!

[*Voulant le frapper.*]

Ah! coquin!

SOSIE, [*tombant à genoux*].

Je suis mort!

NAUCRATÈS, [*à Amphitryon*].

Calmez cette colère.

SOSIE.

Messieurs.

POLIDAS, [*à Sosie*].
Qu'est-ce?

SOSIE.
M'a-t-il frappé?

AMPHITRYON.
Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où tout à l'heure il s'est émancipé.

SOSIE.
Comment cela se peut-il faire,
Si j'étois par votre ordre autre part occupé?
Ces messieurs sont ici pour rendre témoignage
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATÈS.
Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message,
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.
Qui t'a donné cet ordre?

SOSIE.
Vous.

AMPHITRYON.
Et quand?

SOSIE.
Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une âme satisfaite
D'avoir d'Alcmène apaisé le courroux.
[*Il se relève.*]

AMPHITRYON.
O Ciel! chaque instant, chaque pas,
Ajoute quelque chose à mon cruel martyre,

Et, dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire ni que dire.

NAUCRATÈS.

Tout ce que de chez vous il vient de nous conter
Surpasse si fort la nature
Qu'avant que de rien faire et de vous emporter
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON.

Allons, vous y pourrez seconder mon effort,
Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce mystère et sachons notre sort.
Hélas! je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort.

[*Il frappe à la porte de sa maison.*]

SCÈNE V

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATÈS,
POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Quel bruit à descendre m'oblige,
Et qui frappe en maître où je suis?

AMPHITRYON.

Que vois-je, justes dieux!

NAUCRATÈS.

Ciel! quel est ce prodige?

Quoi! deux Amphitryons ici nous sont produits!

AMPHITRYON.

Mon âme demeure transie.
Hélas! je n'en puis plus; l'aventure est à bout:
Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATÈS.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE, *désignant Jupiter.*

Messieurs, voici le véritable;
L'autre est un imposteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRYON, [*mettant l'épée à la main*].

C'est trop être éludés par un fourbe exécrable;
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATÈS.

Arrêtez!

AMPHITRYON.

Laissez-moi!

NAUCRATÈS.

Dieux! que voulez-vous faire?

AMPHITRYON.

Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

JUPITER.

Tout beau, l'emportement est fort peu nécessaire;
Et, lorsque de la sorte on se met en colère,

On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

SOSIE.

Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

AMPHITRYON, [*à Sosie*].

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir par mille coups ces propos outrageants.

SOSIE.

Mon maître est homme de courage,
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

AMPHITRYON.

Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

NAUCRATÈS, [*arrêtant Amphitryon*].

Nous ne souffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi! mon honneur de vous reçoit ce traitement,
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment?

NAUCRATÈS.

Que voulez-vous qu'à cette vue
Fassent nos résolutions,
Lorsque par deux Amphitryons
Toute notre chaleur demeure suspendue?
A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir et de vous méconnoître.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître,

Du salut des Thébains le glorieux appui;
Mais nous le voyons tous aussi paroître en lui,
Et ne saurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'est point douteux,
Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux,
Et c'est un coup trop hasardeux
Pour l'entreprendre sans lumière.
Avec douceur laissez-nous voir
De quel côté peut être l'imposture;
Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raison, et cette ressemblance
A douter de tous deux vous peut autoriser.
Je ne m'offense point de vous voir en balance:
Je suis plus raisonnable, et sais vous excuser.
L'œil ne peut entre nous faire de différence,
Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colère,
Point mettre l'épée à la main:
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,
Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.
L'un de nous est Amphitryon,
Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paroître.
C'est à moi de finir cette confusion,
Et je prétends me faire à tous si bien connoître
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être
Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître

Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous
De la vérité pure ouvrir la connoissance;
Et la chose sans doute est assez d'importance
Pour affecter la circonstance
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmène attend de moi ce public témoignage.
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage;
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table
Où vous a Sosie invités!

SOSIE.

Je ne me trompois pas. Messieurs, ce mot termine
Toute l'irrésolution:
Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

AMPHITRYON.

O Ciel! puis-je plus bas me voir humilié?
Quoi! faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire,
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié?

NAUCRATÈS, [*à Amphitryon*].

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre

L'éclaircissement qui doit rendre
Les ressentiments de saison.
Je ne sais pas s'il impose,
Mais il parle sur la chose
Comme s'il avoit raison.

AMPHITRYON.

Allez, foibles amis, et flattez l'imposture.
Thèbes en a pour moi de tout autres que vous;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends, et saurai décider
Le différend en leur présence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader;
Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à présent répondre,
Et tantôt je saurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le Ciel même, le Ciel ne t'y sauroit soustraire,
Et jusques aux enfers j'irai suivre tes pas.

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire,
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON, [*à part*].

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,

Assembler des amis qui suivent mon courroux,
Et chez moi venons à main-forte
Pour le percer de mille coups.

JUPITER.

Point de façons, je vous conjure;
Entrons vite dans la maison.

NAUCRATÈS.

Certes, toute cette aventure
Confond le sens et la raison.

SOSIE.

Faites trève, Messieurs, à toutes vos surprises,
Et, pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.
[*Seul.*]
Que je vais m'en donner et me mettre en beau train
De raconter nos vaillantises!
Je brûle d'en venir aux prises,
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCÈNE VI

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

Arrête. Quoi! tu viens ici mettre ton nez,
Impudent fleureur de cuisine!

SOSIE.

Ah! de grâce, tout doux.

MERCURE.

Ah! vous y retournez!

Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas! brave et généreux moi,
Modère-toi, je t'en supplie.
Sosie, épargne un peu Sosie,
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

MERCURE.

Qui de t'appeler de ce nom
A pu te donner la licence?
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons à la fois
Posséder sous un même maître.
Pour Sosie en tous lieux on sait me reconnoître;
Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse être.
Laissons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jalousies,
Et, parmi leurs contentions,
Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul, et je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant sur moi tu prendras l'avantage;
Je serai le cadet, et tu seras l'aîné.

MERCURE.

Non! un frère incommode, et n'est pas de mon goût,

Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare et tyrannique!
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton âme s'humanise.
En cette qualité souffre-moi près de toi :
Je te serai partout une ombre si soumise
Que tu seras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier; immuable est la loi.
Si d'entrer là dedans tu prends encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE.

Las! à quelle étrange disgrâce,
Pauvre Sosie, es-tu réduit!

MERCURE.

Quoi! ta bouche se licencie
A te donner encor un nom que je défends?

SOSIE.

Non, ce n'est pas moi que j'entends,
Et je parle d'un vieux Sosie
Qui fut jadis de mes parents,
Qu'avec très grande barbarie,
A l'heure du dîner, l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prends garde de tomber dans cette frénésie,

Si tu veux demeurer au nombre des vivants.

SOSIE, [*bas*].

Que je te rosserois si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé!

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage.

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille,
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

[*Il rentre.*]

SOSIE.

O Ciel! que l'heure de manger
Pour être mis dehors est une maudite heure!
Allons, cédons au sort dans notre affliction;
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie,
Et, par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie

Au malheureux Amphitryon.
Je l'aperçois venir en bonne compagnie.

SCÈNE VII

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS, SOSIE.

AMPHITRYON.
Arrêtez-là, Messieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLÈS.
Je comprends que ce coup doit fort toucher votre âme.

AMPHITRYON.
Ah! de tous les côtés mortelle est ma douleur!
Et je souffre pour ma flamme
Autant que pour mon honneur.

POSICLÈS.
Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcmène, sans être coupable...

AMPHITRYON.
Ah! sur le fait dont il s'agit
L'erreur simple devient un crime véritable,
Et sans consentement l'innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats,
Et la raison bien souvent les pardonne,

Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là dedans ma pensée;
Mais je hais vos messieurs de leurs honteux délais,
Et c'est un procédé dont j'ai l'âme blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais :
Quand quelqu'un nous emploie, on doit tête baissée
Se jeter dans ses intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Écouter d'un ami raisonner l'adversaire,
Pour des hommes d'honneur n'est point à coup à faire :
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me sauroit plaire,
Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystère,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il advienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point,
Et de vous il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON.

Allons!

SOSIE, [*à Amphitryon*].

Je viens, Monsieur, subir à vos genoux
Le juste châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux :
Vous ferez bien, je le mérite,

Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Lève-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne;
Et l'on me des-Sosie enfin
Comme on vous des-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Suis-moi.

SOSIE.

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne?

SCÈNE VIII

CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS.

CLÉANTHIS.

O Ciel!

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainsi?

Quelle est la peur que je t'inspire?

CLÉANTHIS.

Las! vous êtes là-haut, et je vous vois ici!

NAUCRATÈS.

Ne vous pressez point; le voicy
Pour donner devant tous les clartés qu'on désire,
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble et de souci.

SCÈNE IX

MERCURE, CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous, et sachez par avance
Que c'est le grand maître des dieux
Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,
Alcmène a fait du ciel descendre dans ces lieux.
Et, quant à moi, je suis Mercure,
Qui, ne sachant que faire, ait rossé tant soit peu
Celui dont j'ai pris la figure;
Mais de s'en consoler il a maintenant lieu,
Et les coups de bâton d'un dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, Monsieur le dieu, je suis votre valet.

Je me serois passé de votre courtoisie.

MERCURE.

Je lui donne à présent congé d'être Sosie.
Je suis las de porter un visage si laid,
Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambrosie,
M'en débarbouiller tout à fait.
(Il vole dans le ciel.)

SOSIE.

Le Ciel de m'approcher t'ôte à jamais l'envie!
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi;
Et je ne vis, de ma vie,
Un dieu plus diable que toi.

SCÈNE X

JUPITER, CLÉANTHIS, NAUCRATÈS, POLIDAS, SOSIE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÈS.

JUPITER, *dans une nue.*

Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur,
Et sous tes propres traits vois Jupiter paroître;
A ces marques tu peux aisément le connoître:
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix et la douceur.
Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,
Étouffe ici les bruits qui pouvoient éclater:

Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore;
Et sans doute il ne peut être que glorieux
De se voir le rival du souverain des dieux.
Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure;
Et c'est moi, dans cette aventure,
Qui, tout dieu que je suis, dois être le jaloux.
Alcmène est toute à toi, quelque soin qu'on emploie,
Et ce doit à tes feux être un objet bien doux
De voir que, pour lui plaire, il n'est point d'autre voie
Que de paroître son époux;
Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pu triompher de sa foi,
Et que ce qu'il a reçu d'elle
N'a par son cœur ardent été donné qu'à toi.

SOSIE, [*à part.*]

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts,
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle.
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde
Fera connoître à tous que je suis ton support,
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données.
C'est un crime que d'en douter:

Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des destinées.
(*Il se perd dans les nues.*)

NAUCRATÈS.

Certes, je suis ravi de ces marques brillantes...

SOSIE.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes :
C'est un mauvais embarquement;
Et, d'une et d'autre part, pour un tel compliment
Les phrases sont embarrassantes.
Le grand dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde :
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très grand cœur.
Tout cela va le mieux du monde;
Mais enfin coupons aux discours,
Et que chacun chez soi doucement se retire :
Sur telles affaires toujours
Le meilleur est de ne rien dire.





NOTES

DE L'*AMPHITRYON*

P. 3, l. 2. *Mgr le Prince*. Louis II de Bourbon, prince de Condé.

4, 16. *Les censeurs de l'Amphitryon*. Ceux qui disaient, avec le Savantasse dont parle Grimarest : Molière a tout pris sur Rotrou, et Rotrou sur Plaute ; je ne vois pas pourquoi on applaudit à des plagiaires. (*Vie de Molière*, 1705.)

PROLOGUE.

9, 11. *Et vos ailes aux pieds*. Talaria (Ovide et Virgile); talonnières (Joachim du Bellay).

11, 14. *Jupiter taureau*. Allusion à l'enlèvement de la vierge Europe, fille du roi de Phénicie, par Jupiter, sous la forme d'un beau taureau blanc : Minos, Eaque et Rhadamante auraient été les fruits de cette aventure amoureuse.

— 15. *Serpent, cygne, ou quelque autre chose*. Jupiter se métamorphosa en serpent pour jouir de la nymphe Eolis (Ovide).

Selon le mythe grec, Jupiter prit la forme d'un cygne

pour séduire la fière et fidèle Léda, reine de Sparte, au moment où elle se baignait dans l'Eurotas. De cette ruse naquirent Castor et Pollux, et peut-être la belle Hélène.

Parmi les autres métamorphoses passagères du roi des dieux, rappelons : la pluie d'or (Danaé), l'aigle (Astérie), le nuage (Io), le feu (Egine), la foudre (Sémélé), le berger (Mnémosyne), le satyre (Antiope), consacrées par les peintres de tous les temps.

13, 5. *De n'être pas si renchérie.* Austère, prude. Cf. *Précieuses ridicules* (scène 1re) : « A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les *renchéries ?* »

— 21. *Dans cette hémisphère.* Ce mot était alors féminin, comme sphère, qui n'a pas changé de genre.

— 28. *Passe dans son char.* C'est-à-dire : traverse le théâtre.

ACTE PREMIER.

14, 9. *Me joue ici d'un vilain tour.* Forme déjà employée par Molière dans *l'École des Femmes* (acte IV, sc. IV) :

On veut à mon honneur jouer *d'*un mauvais tour.

15, 26. *Et d'estoc et de taille,* ne peut plus plaisamment s'employer que dans un récit de combat fait par un poltron.

17, 12. *Télèbe,* capitale de Taphe, île voisine d'Ithaque. Cf. Rotrou, *les Sosies,* acte IV, sc. IV.

19, 6. *Ce maraud.* Ce maraud fieffé (*Fourberies de Scapin,* acte II, sc. IX). — Quoi! je vous vois, maraude? (*Femmes savantes,* acte II, sc. VI).

— 26. *Cet homme assurément...* Vers devenu proverbe.

22, 20. *Pour y faire quelque pause.* Quelque interruption. Voir plus loin, acte II, sc. III :

Fais à ce discours quelque pause.

29, 24. *Est à moi, hormis les coups.* Après ce vers, l'édition de 1682 intercale les quatre suivants :

SOSIE.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'âme,
Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmène, sa femme,
M'a-t-il pas envoyé?

MERCURE.

Vous en avez menti;
C'est moi qu'Ampitbryon...

En revanche, les vingt-six vers précédents étaient coupés à la représentation, depuis : « S'avisa-t-on jamais » jusqu'à « hormis les coups ».

29, 26. *Du port Persique.* Plaute dit : « È portu Persico »; Rotrou : « du port Euboïque ».

30, 2. *Fils de Dave.* Personnage que l'on rencontre dans l'*Andrienne* et le *Phormio* de Térence.

— 8. *En public fut marqué par derrière.* Châtiment des esclaves à Rome.

— 14. *A le croire un petit.* Un peu. Cf. *École des Femmes* (acte II, sc. v) :

..... Vous grondez, ce me semble, *un petit.*

38, 1. *Un seul mot de douceur pour régale.* Cf. *Avare* (acte II, sc. v) : « Je serai bien aise qu'elle soit du *régale.* » Et *Amans magnifiques* (acte II, sc. II) : « Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux *régales.* »

— 4. T'aille chercher des *fariboles.* Molière emploie encore ce mot, qui veut dire des frivolités, des fadaises, dans *Tartuffe* (acte I, sc. I); *le Bourgeois gentilhomme* (acte III, sc. XIV) et *la Comtesse d'Escarbagnas* (scène XXI).

ACTE SECOND.

43, 19. Répéter *un petit*. Un peu. Voir p. 30, l. 14.

47, 11. C'est un drôle qui fait *des rages*. Génin traduit par : qui fait l'impossible. Cf. *Avare* (acte II, sc. I) : « Notre maître Simon dit qu'il a *fait rage* pour vous. »

61, 16. *Tout coup vaille*, à tous risques, à tout hasard.

65, 24. *Quand on est ivre*. « Ceux qui se veulent approcher de femmes pour engendrer le doivent faire ou du tout à jeun avant que d'avoir bu du vin, ou pour le moins après en avoir pris bien sobrement, pour ce que ceux qui ont été engendrés de pères saouls et ivres deviennent ordinairement ivrognes » (Plutarque, *Œuvres morales* : Comment il faut nourrir les enfants).

— 29. *S'en ensuivre*. En découler. Mairet, dans sa *Sophonisbe*, avait dit (acte IV, sc. 1re) :

Et que la guérison qui s'en est ensuivie.

66, 8. *Et sur les jours caniculaires*. Voir les Œuvres d'Hippocrate.

— 18. *Et les médecins sont des bêtes*. Cette boutade est une petite étape entre *le Médecin malgré lui* et *Monsieur de Pourceaugnac* dans la campagne entreprise contre la Faculté.

72, 23. Mais que de *gayeté* de cœur. Cf. *Don Garcie de Navarre* (acte V, sc. VI) :

Mais je vous avouerai que cette *gayeté*.

77, 29. *Je me veux mal de mon trop de faiblesse*. Cf. *Don Garcie de Navarre* (acte II, sc. VI) :

Je me veux mal d'une telle faiblesse.

Bélise, dans *les Femmes savantes* (acte II, sc. VII), dit à Chrysale :

Je me veux mal de mort d'être de votre race.

78, 15. Quelque petit rapatriage. Dans *le Dépit amoureux* (acte IV, sc. IV), Gros-René dit, au moment de rompre la paille avec Marinette :

> Pour couper tout chemin à nous *rapatrier*.

Et la pièce, « retouchée et mise en deux actes par M. Valville, comédien français », telle qu'on la joue depuis plus d'un siècle, se terminait par ces deux vers :

> Allons chez le notaire, et qu'un bon mariage,
> S'il en est, soit le fruit de ce *rapatriage*.

(*Le Dépit amoureux*, nouvelle édition, Paris, Delalain, 1787, in-8 (impr. à Avignon); — même année, Toulouse, in-8).

ACTE TROISIÈME.

81, 21. Des *charmes* de la Thessalie. Cf. Plaute, *Amphitruo* (acte IV, sc. V). Vers 1063-64.

— 29. Je veux *la retâter*. La sonder de nouveau.

92, 3. C'est un enchanteur qui porte un *caractère*. Un talisman. Cf. *Monsieur de Pourceaugnac* (acte III, sc. VI) : « On dit qu'il a un *caractère* pour se faire aimer de toutes les femmes. »

> On m'a même accusé d'avoir un *caractère*,

dira plus tard le Crispin des *Folies amoureuses*.

94, 20 et 21. *Le véritable Amphitryon*
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

Avant Molière, Rotrou avait dit, plus lourdement et sans relief :

> Point, point d'Amphitryon où l'on ne dîne point.

Molière a donné à cette réflexion plaisante le tour définitif que la foule adopte, retient et fait proverbe.

96, 12. Allez *tabler*, tenir table, vous mettre à table, vous attabler, festoyer.

96, 22. Impudent *fleureur* de cuisine. Quelques éditions portent : *flaireur*. Il y a une nuance, que Molière souligne plaisamment dans *le Malade imaginaire*; comment appelle-t-il son apothicaire qui n'a pas accoutumé de flairer des visages? Monsieur *Fleurant*.

99, 4. Double fils de *putain*. Aujourd'hui on dit au théâtre : *catin*, ou plus décemment encore : *coquin*.

101, 2. *Argatiphontidas*. Nom composé de deux mots grecs, signifie *tueur de serpents*. Ce matamore doit être joué très comiquement.

104, 5. Avec de l'*ambrosie*. On dit généralement ambroisie, moins conforme à l'étymologie αμϐροσια.

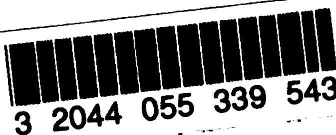
105, 17. *Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule*. Vers devenu proverbe. Il n'est pas besoin, j'imagine, de prouver combien Molière l'emporte encore ici sur Rotrou, qui dit avec moins de grâce et de finesse :

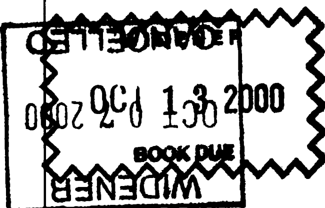
On appelle cela lui sucrer le breuvage.

G. M.



Imp. Jouaust.


3 2044 055 339 543


CANCELLED
OCT 13 2000
BOOK DUE
WIDENER

